

Retraité, mais hyperactif!

En 1955, contraint et forcé, Churchill lâche le 10, Downing Street mais ne se condamne pas à l'inaction. Confortablement installé sur la Côte d'Azur, il profite du beau temps, de rencontres et d'une ultime élection aux Communes, qui lui permet, encore quelque temps, de se maintenir dans le jeu politique. **PAR FRANÇOIS KERSAUDY**

Ce n'est pas de gaieté de cœur que Churchill remet sa démission à la reine, le 5 avril 1955. D'une part, il considère que sa tâche est loin d'être accomplie – qu'il s'agisse de promouvoir la fraternité anglo-américaine ou d'endiguer la menace soviétique; d'autre part, il craint que son successeur, Anthony Eden, soit hors d'état de mener à bien ces projets qui lui sont si chers; enfin, il va se trouver confronté à ce qu'il redoute le plus au monde: l'inaction. En décembre 1954, il disait déjà: «Je pense que je mourrai rapidement après ma retraite. À quoi bon vivre quand il n'y a rien à faire?» Quatre mois plus tard, l'échéance est venue, mais la mort peut attendre: notre retraité, malgré lui, rentre à Chartwell pour s'occuper de ses chers animaux, répondre à quelques-unes des 30 000 lettres venues du monde entier, revoir ses petits-enfants, retrouver son chevalet, assister au derby d'Epsom, écrire, renouer avec ses vieux amis et reprendre ses interminables parties de cartes.

Contre le vide du pouvoir, l'ivresse des mondanités

Malgré tout, la réadaptation se fait difficilement: quoi de plus démoralisant pour un homme d'État que la soudaine interruption des télégrammes urgents, des appels téléphoniques prioritaires, des grandes affaires d'État à régler sans délai, des conseils de cabinet, des voyages officiels et des conférences au sommet – bref, de tout ce qui constitue,

accompagne et symbolise le pouvoir? Dès lors, le *black dog*, sa dépression familière (lire p. 42-43), commence à montrer le bout du museau... À cela, un seul remède: dès le mois de septembre 1955, Churchill débarque sur la Côte d'Azur, accompagné de son épouse, de sa fille Mary, de son gendre, de son détective, de son secrétaire particulier, de deux assistants littéraires, d'une dactylo, d'un valet, d'une femme de chambre, d'une infirmière, d'une perruche, de 48 valises et de huit cartons à chapeau! Tout ce monde sera logé à La Capponcina, somptueuse villa de son ami Lord Beaverbrook, à Cap d'Ail, puis à La Pausa, l'ancienne demeure de

Coco Chanel sur les hauteurs de Roquebrune, propriété d'Emery Reves, l'un de ses agents littéraires.

Dans ces décors idylliques, qui le reverront douze fois durant les huit années suivantes, Churchill peut à loisir paresser au soleil, faire des repas interminables et copieusement arrosés, mettre la dernière main aux deux derniers volumes de son *Histoire des peuples de langue anglaise*, parcourir les Mémoires de guerre de ses anciens généraux, jouer aux cartes sans discontinuer et peindre les jardins, les champs de lavande, les oliveraies, la baie de Menton et la principauté de Monaco. Tout cela avant ses excursions d'après-dîner au casino de Monte-Carlo, où il perd plus souvent qu'il ne gagne – sans grand dommage, car le directeur a pris l'habitude d'encadrer ses chéquess...

De Coco Chanel à Monty

On voit que ce n'est pas exactement une vie d'ermite... D'autant qu'à chacun de ses séjours, l'illustre retraité reçoit la visite de toutes ses anciennes

Deux places au soleil

C'est au nouvel an de 1933 que Churchill découvre l'Hôtel de Paris à Monaco. Outre son confort, cet établissement a l'avantage de se situer à proximité immédiate du casino, que notre ex-ministre-député-biographe-journaliste-estivant-artiste peintre et bon vivant fréquente assidûment. L'Hôtel de Paris le revoit à plusieurs reprises jusqu'en 1939, après quoi les événements l'en tiennent éloigné pendant six longues années. Quand il y revient en septembre 1945, sous l'acclamation des Monégasques, lui et ses deux aides de camp sont accueillis à l'hôtel «à des conditions très acceptables». Elles sont plus acceptables encore en janvier 1949, puisque l'ensemble du séjour est réglé par son éditeur américain, Time-Life. Elles le sont suprêmement entre 1958 et 1963, puisqu'il y est logé à chaque fois aux frais de l'armateur Onassis – toujours dans le duplex du dernier étage, avec son immense balcon donnant sur la Méditerranée. Au Maroc, c'est en décembre 1935, sur invitation de Lloyd George, que Churchill descend pour la première fois à l'hôtel La Mamounia de Marrakech. L'endroit est somptueux, le climat idéal, la vue sur l'Atlas unique, et Churchill s'y installe pour peindre et rédiger sa biographie de Marlborough. Après-guerre, il y séjournera longuement entre décembre 1947 et janvier 1948 – toujours aux frais de son éditeur –, et il y viendra pour la dernière fois avec son épouse en janvier 1959, dans un avion gracieusement mis à sa disposition par Onassis. F. K.



Spleen et yéyé À Marrakech, devant son cheval, à Chartwell ou dans un palace monégasque, l'ancien Premier ministre combat l'ennui par la peinture, l'écriture et le jeu dans les casinos. Mais, surtout, se déploie autour de lui, sur les lacets des routes provençales, une vie mondaine riche, rythmée par les visites d'Onassis (au volant de la décapotable, en juillet 1959) ou de Grace Kelly.



connaissances, comme le couple Windsor, le maréchal Montgomery, Paul Reynaud, l'amiral Mountbatten, le prince Rainier et la princesse Grace, Somerset Maugham, Konrad Adenauer et Coco Chanel. Mais il y en aura aussi bien de nouvelles, comme le préfet des Alpes-Maritimes, Pierre Moatti, Greta Garbo, le couturier Molyneux, Stavros Niarchos, Noël Coward et le président René Coty. Une autre visite qui aura bien des conséquences: celle d'Aristote Onassis; le grand armateur, qui admire Churchill comme l'homme qui a sauvé l'Angleterre en 1940 - et la Grèce en 1944 -, tient à l'inviter à bord de son yacht *Christina*. C'est ainsi que commence en 1958 une période de grandes croisières en Méditerranée, dans l'Adriatique, en mer Égée et aux Antilles, qui va illuminer ses dernières années. Mais on ne se libère pas si...



WORLD HISTORY ARCHIVE/ALAMY STOCK PHOTO

ROLLS PRESS/POPPERFOTO VIA GETTY IMAGES/GETTY IMAGES

TOPFOTO/ROGER-VOLLET



« Un bel exemple d'art moderne ! »

Pour son 80^e anniversaire, les parlementaires ont offert à Churchill son portrait peint par Graham Sutherland (ci-dessus). Le tableau, dévoilé lors d'une cérémonie à Westminster Hall, montre le visage d'un vieil homme bouffi et las, avec un veston déboutonné, ouvert sur un ventre proéminent. Au milieu d'un grand silence, Churchill déclare : « Nous avons là un remarquable exemple d'art moderne ! », ce qui déclenche une tempête de rires. Par la suite, constatant que le tableau avait toujours sur son époux un effet déprimant, Clementine Churchill le fera détruire. F. K.

... facilement des démons de la politique. Réélu pour la douzième fois en mai 1955, notre député octogénaire continue à prendre son rôle très au sérieux. Chaque matin, il reçoit les journaux de Londres par le premier avion arrivé à Nice, et les nouvelles du pays peuvent lui donner l'idée d'un discours, d'un courrier diplomatique ou d'un communiqué de presse. C'est justement pour limiter les dégâts à cet égard que le Foreign Office lui a délégué un de ses membres, Anthony Montague Browne, comme secrétaire particulier chargé de lui expliquer la politique du gouvernement d'Anthony Eden. Du reste, il arrive que le bureau de Premier ministre, le ministère des Affaires étrangères ou la fraction parlementaire conservatrice lui demandent des conseils, des interventions dis-

crètes, des messages ou des discours de soutien – ce qui sera notamment le cas lors de l'affaire de Suez à l'été de 1956. Il tient à retourner à Londres pour participer aux votes importants à la Chambre, présider des inaugurations, assister aux grandes cérémonies commémoratives et aux courses d'Ascot, dîner au palais et s'entretenir avec Nixon, Macmillan ou Ben Gourion. Et, en novembre 1958, avant de revenir sur la Côte d'Azur, il fait aussi un détour par Paris, pour y recevoir la croix de la Libération des mains de son vieil ami et insupportable allié Charles de Gaulle...

Hélas ! Ce lutteur infatigable commence à ressentir le poids des ans ; sa surdité s'aggrave, sa concentration faiblit et il s'endort souvent au milieu des repas ; une pneumonie compliquée d'une pleurésie a fait redouter le pire, et

depuis un accident vasculaire cérébral en avril 1959, il contrôle mal sa main droite ; la démarche se fait plus hésitante, et il y a de nombreuses chutes ; l'expression orale elle-même lui est devenue pénible, et les discours électoraux qu'il prononce dans sa circonscription de Woodford sont à peine audibles – ce qui ne l'empêchera pas d'être réélu cette année-là. Sa prodigieuse mémoire connaît des défaillances, et à partir de 1960, il ne prendra plus la parole en public ; c'est cette même année qu'il abandonne à la fois l'écriture et la peinture, l'inspiration ayant faibli en même temps que les mains.

« Winston est mort ! »

À Monte-Carlo, les allées et venues de ses médecins attirent des nuées de journalistes, qui se font l'écho de bien des récits fantaisistes ; on peut même lire en gros titre : « Winston est mort ! » – mais il s'agissait d'un cheval de l'écurie royale. En fait, notre homme a des capacités de récupération surprenantes, qui ne doivent rien à ses repas pantagruéliques, à sa vertigineuse consommation d'alcool et aux huit gros cigares qu'il fume tous les jours – même lors de sa pneumonie... Ainsi s'explique l'une des rares confidences faites à la presse par son médecin, Lord Moran : « Vous savez, ce n'est pas un patient ordinaire ! » Rien n'est plus vrai : en octobre 1960, le général de Gaulle est à Nice en compagnie de Madame de Gaulle, et une réunion à quatre est organisée dans les locaux de la préfecture ; c'est l'occasion pour les deux hommes d'évoquer des souvenirs de guerre, mais aussi d'échanger leurs vues sur le conflit algérien. À l'ébahissement de tous, Churchill retrouve à cette occasion toute sa mémoire, sa surdité disparaît et son français devient presque intelligible !

La Côte d'Azur reverra Churchill jusqu'à l'été de 1963, et il siège encore jusqu'au 27 juillet 1964 à la Chambre des communes, où il écoute beaucoup et parle peu – après une vie entière passée à faire exactement l'inverse. C'est le lendemain 28 juillet que la Chambre lui rend un vibrant hommage qui, pour la première fois de sa carrière, sera voté à l'unanimité. ☐